

Là, il fit halte sur la plate-forme d'où l'on découvre tout Paris.

Jamais, non jamais je n'oublierai le regard qu'il promena autour de lui. A quatre ou cinq reprises il montra du geste à son aide de camp des points différents, tira un calepin, prit quelques notes, parla avec animation, regarda encore puis s'éloigna à pas lents, paraissant plongé dans des réflexions profondes.

Peut-être était-ce une illusion, mais dans toute cette scène M. de Bismark me fit l'effet d'un émoucheur qui cherche une proie à travers l'espace.

Je doute que cette proie il vienne la prendre aujourd'hui.

INCENDIES.

TANNERIES DES ROLLAND.

Un incendie terrible détruisait dans la nuit de 18, 30 à 40 maisons aux Tanneries des Rolland et jetait 150 familles sur la voie publique. Le feu avait pris naissance dans une écurie en bois.

VAUDREUIL.

Le lendemain, la brigade de feu de Montréal partait par un train spécial pour Vaudreuil qui réclamait des secours contre le feu. Plusieurs maisons étaient en feu et l'église était menacée. Les efforts de la population réunis à ceux des pompiers de Montréal réussirent à éteindre l'incendie que le vent rendait si dangereux. Cinq ou six maisons furent brûlées et l'église put échapper moyennant 4 ou \$500 de dommages.

OTTAWA.

Pendant ce temps-là d'autres nouvelles apprenaient que les townships et les villages environnant Ottawa sur une étendue de 15 à 21 lieues étaient la proie de l'incendie et que le feu poussé par un vent violent menaçait les villes de Hull et d'Ottawa. On demandait des secours à Montréal et M. Perry partait avec plusieurs hommes et une pompe.

Les Réguliers et les Volontaires ont travaillé avec courage tout le jour, sous le commandement du lieutenant-colonel Robertson.

Un infortuné du nom de James Smith, en s'efforçant d'arrêter le feu, fut suffoqué par la fumée, et fut trouvé, hier matin, étendu mort derrière une clôture, où il s'était rendu sans doute dans l'espoir de se soustraire à l'action étouffante de la fumée.

On rapporte aussi qu'une femme du nom de McHarvy, a été brûlée toute vivante, et qu'un grand nombre de personnes sont perdus. On suppose qu'elles ont subi le même sort.

Une femme est restée toute une nuit dans un étang, avec quatre jeunes enfants, s'arrosant la tête par intervalle, afin de se protéger contre le feu.

À Gloucester, plusieurs milles le long du chemin, la population est dispersée, et a travaillé avec beaucoup d'énergie.

La dévastation est énorme.

NOUVELLES.

ELECTIONS.

Des journaux annoncent sérieusement que les élections locales et fédérales auront lieu l'an prochain en même temps. Nous n'y comprenons plus rien. Le mandat des députés d'Ottawa n'expirant qu'en 1872, le ministère fédéral sera obligé d'amener une crise, de se faire battre et de provoquer une dissolution pour ne pas faire mentir ces journaux si bien renseignés et les empêcher de passer pour des Beotiens en fait de droit constitutionnel.

M. FOURNIER.

M. Fournier, avocat distingué de Québec, vient d'être élu par acclamation membre du comté de Bellechasse aux Communes. Il est contre le gouvernement et opine pour la rupture immédiate du lien colonial. C'est un libéral très avancé; il fut jadis du "National" de Québec, journal profondément radical. Il remplace M. Casault, bon conservateur récemment promu au Banc. C'est une nouvelle pratique constitutionnelle qu'inaugurera le gouvernement fédéral: désormais il placera ses meilleurs amis dans les départements et fera être à leur place des annexionistes et des indépendants; le "Pays" est à la veille de devenir son organe et M. Louis Perrault, l'ancien premier de la Reine.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL DE MANITOBA.

On dit que J. H. Clarke, C. R., va être appelé à ce poste. On prétendait pourtant que M. Archibald, Lieutenant-gouverneur du nouveau territoire, ne choisirait les membres de son cabinet que parmi les Indigènes et les métis.

COMMENT LES NOUVELLES SE FONT.

Sir George E. Cartier passe à Toronto, en route pour Niagara où il va conférer d'affaires d'état avec le gouverneur-général. Un journaliste plein d'imagination suppose que le ministre de la milice a été voir M. George Brown pour jeter les bases d'une nouvelle coalition avec les Grits et flaqueur à la porte Sir John A. McDonald et ses collègues conservateurs du Haut-Canada; vite il annonce la chose comme fait accompli et la nouvelle fait le tour de la presse. Tout, du commencement à la fin, était faux: M.M. Cartier et Brown ne s'étaient pas même vus. Et voilà comment la presse instruit ce bon public.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Nous le savons, dirent sans hésiter le marquis et le vicomte.

—Ce fut deux ans plus tard, reprit M. de Niorres, que j'appris la nouvelle de la mort de mon fils, ou du moins de l'enfant que j'avais cru tel.

—Et comment reçîtes-vous cette nouvelle; demanda le marquis.

—Par la lettre d'un émissaire que j'avais envoyé pour s'informer de ce qu'était devenu l'enfant.

Le marquis regarda le vicomte, et tous deux secouèrent la tête.

—Messieurs, messieurs, fit M. de Niorres avec une anxiété des plus vives, qu'avez-vous donc? Parlez; cet enfant serait-il donc vivant?

—Nous le croyons, dit le vicomte.

—Des preuves!

—Malheureusement nous n'en avons aucune.

—Oh! alors....

—Mais, ajouta vivement le marquis, à défaut de preuves matérielles, les suppositions les plus justes appuient notre croyance.

—Comment? Parlez, expliquez-vous?

—Depuis votre départ de Brest avez-vous jamais entendu parler de la Madone? demanda M. de Renneville.

—Jamais, répondit le conseiller.

—Vous ne vous êtes point informé d'elle?

—Sa pensée seule me faisait horreur.

—De sorte que vous n'avez rien su la concernant?

—Absolument rien.

—Vous ignorez qu'après avoir continué durant quelques années sa vie de dépravation et de débauche, ne rencontrant plus de dupes à faire, se voyant abandonnée avec sa beauté qui fuyait et la maturité qui arrivait à grands pas, elle résolut de quitter la ville, de quitter même la France?

—Je l'ignorais, répondit M. de Niorres. Vivant retiré du monde, au milieu de ma famille, ne sortant que pour remplir les devoirs de ma charge, je demeurai complètement étranger à tout ce qui se passait au dehors de ma maison et en dehors du parlement. Mais cette femme a-t-elle donc mis sa résolution en pratique?

—Oui.

—Elle est partie?

—Il y a quinze ans.

—Et où est-elle allée, la misérable créature?

—En Amérique d'abord, puis ensuite aux Indes anglaises.

—Et qu'est-elle devenue?

—Elle est morte.

—Morte! répéta M. de Niorres.

—Oui, dit le vicomte de Renneville; et de cette mort nous pouvons vous répondre, monsieur, car la Madone de Brest est morte devant nous à bord du navire que nous montions.

—Il y a longtemps? demanda M. de Niorres.

—Il y a deux ans seulement.

Le conseiller laissa tomber son front dans ses mains, et les deux jeunes gens respectèrent sa méditation profonde.

Ce moment correspondait à peu près à l'heure où nous avons vu Mahurec rejoindre Lefebvre, après avoir quitté le bailli de Suffren.

XXV.—*Le mourant.*

—Mais, dit M. de Niorres en reprenant la parole après quelques instants de silence, je ne vois rien dans tout ce que vous me dites, messieurs, qui puisse faire supposer que l'enfant dont nous parlions ne soit pas mort.

—Permettez, monsieur, répondit le marquis, je n'ai point encore terminé. Il y a deux ans, le vicomte et moi étions embarqués à bord de la *Belle-Poule*. Nous venions de remplir une mission dans l'Océan Indien et nous faisons voile vers l'Île de France, lorsqu'à la hauteur de Ceylan nous fûmes assaillis par une formidable tempête. Durant cinq jours nous luttâmes; enfin le sixième le beau temps revint, et nous étions hors de tous périls lorsque nous aperçûmes, sous le vent à nous, un navire faisant des signaux de détresse. C'était une corvette marchande, laquelle avait si fort souffert des atteintes de l'ouragan qu'elle menaçait de sombrer.

Nous nous portâmes à son secours, et les chaloupes qui furent envoyées étaient commandées par le vicomte et par moi. Nous trouvâmes la corvette dans un tel état que nous reconnûmes au premier abord qu'il était impossible de la sauver. Nous nous occupâmes donc de transporter à bord de la *Belle-Poule* les passagers, l'équipage et tout ce qu'il avait de plus précieux dans la cargaison.

Parmi les passagers se trouvait une femme, laquelle, durant la tempête, avait été grièvement blessée par l'éclat d'un mât qui l'avait atteinte à la poitrine.

De retour à notre bord, nous recommandâmes cette malheureuse au chirurgien et nous ne savions qui elle était, lorsqu'un matelot en la voyant passer poussa un cri d'étonnement.

—Tiens! dit-il, voilà la Madone de Brest!

Ce nom était trop connu de tous les marins pour que l'attention générale ne fût pas immédiatement attirée sur la blessée. Des officiers la reconnurent également, bien qu'elle fût horriblement changée, et elle-même ne fit aucune difficulté pour avouer son individualité.

Nous avions tant entendu parler, nous autres jeunes gens, de la beauté miraculeuse de cette femme qui pendant longtemps avait été la reine de Brest, nous avions écouté tant d'histoires racontées sur son compte, que l'intérêt que le vicomte et moi avions ressenti pour la blessée fut doublé encore par l'éclat que les souvenirs attachés à sa personne répandaient sur elle.

L'un de nous lui donna sa cabine, l'installa dans son lit, et elle reçut tous les soins qu'exigeait son état alarmant.

Cependant la blessure était grave, le chirurgien qui regnait dans les parages où nous nous trouvions en rendait la guérison difficile, et le chirurgien nous annonça qu'il regardait la malade comme perdue.

Cette nouvelle nous fit lui prodiguer plus de soins encore, dans l'espoir d'adoucir ses derniers moments. L'aumônier du bord vint accomplir près d'elle son pieux ministère.

La malade nous remerciait avec une effusion qui nous attendrissait souvent; elle paraissait nous avoir pris tous deux en affection sincère, et plusieurs fois elle nous dit que si elle mourait, elle désirait que nousussions assister à ses derniers moments. L'aumônier la voyait presque chaque jour, et chaque fois qu'il la quittait après une longue conférence, nous le voyions traverser le carré le front chargé de nuages, et en entrant dans la cabine du vicomte nous trouvions la Madone les yeux rougis par les larmes.

Enfin un matin l'aumônier quitta la malade le visage radieux et les regards levés vers le ciel qu'il paraissait remercier avec ferveur.

—Mes enfants, nous dit-il en passant, je suis heureux, je viens de sauver une pauvre âme!

Ce jour-là, la Madone nous fit appeler.

—Je vais mourir, dit-elle d'une voix défaillante, je le sens, et ni le médecin ni le prêtre ne m'ont caché mon état. Je suis réconciliée avec Dieu, l'aumônier m'a absout de mes fautes, mais je voudrais avant de quitter ce monde me réconcilier avec les ennemis que je me suis faits, et c'est vous que j'ai choisis pour me rendre ce précieux service. Me refuserez-vous?

Le vicomte ni moi ne comprenions pas ce que la mourante voulait nous dire, mais elle ne nous laissa pas longtemps dans l'indécision à cet égard.

—Il est dans ma vie, reprit-elle, une faute que le prêtre m'a pardonnée, mais qu'il faut qu'un autre encore me pardonne.

Et, entrant de suite en matière, elle nous raconta en détails la période de sa vie passée que je viens de retracer. Elle se reprochait amèrement sa conduite envers l'homme qui l'avait si follement aimée.

Elle nous dit que l'enfant qu'elle avait mis au monde était le fils d'un homme de mauvais renom, le seul qui eût jamais

fait battre son cœur, son époux enfin, et non celui du magistrat qu'elle avait si indignement trompé.

—La misérable! murmura M. de Niorres.

—Puis, continua le marquis, elle en vint à nous parler du blanc-seing qu'elle avait surpris.

—Quoi! s'écria M. de Niorres, en a-t-elle donc fait usage?

—Oui, et elle en a fait l'usage le plus criminel.

—Comment? fit le magistrat avec étonnement.

—Un notaire de Brest, pris dans ses filets comme vous l'aviez été vous-même, fasciné par sa redoutable séduction, entraîné, subjugué, avait oublié les devoirs de sa charge et s'était fait l'indigne complice de la Madone.

M. de Niorres leva les bras au ciel.

—Après? dit-il avec anxiété.

—De votre blanc-seing, poursuivit le marquis, on fit un acte authentique, une donation en faveur de l'enfant que vous déclariez être votre fils.

—Infamie! interrompit le conseiller.

—D'après cette donation, vous vous établissiez débiteur de l'enfant d'une somme considérable et déclarant annuler d'avance toute disposition future contraire à la présente, vous reconnaissiez en cas d'extinction de tous les membres de votre famille, cet enfant pour unique héritier de tous les biens possédés par vous à l'heure de votre mort.

—Oh! s'écria M. de Niorres, comme si la lumière se fût faite soudainement dans son cerveau.

Le vicomte et le marquis échangeèrent un rapide regard.

—Mais, reprit M. de Niorres, ce blanc-seing, qu'en avait-elle fait?

—Elle l'avait remis à son mari, au véritable père de son enfant, répondit le marquis.

—Mais puisque cet enfant était mort, la donation devenait inutile.

—Si son fils était mort, la Madone l'ignorait, car elle le croyait vivant.

—Ensuite? fit le conseiller après avoir réfléchi de nouveau.

—Elle nous conjura, après nous avoir fait cette confidence, dit M. d'Herbois, de nous rendre près de vous à notre retour en Europe et de vous prévenir de ce qu'elle avait fait, vous suppliant d'avoir pitié de son âme et de lui pardonner sa conduite à votre égard.

Les paroles de la Madone, son repentir nous avaient vivement touchés, et lorsqu'après notre débarquement nous eûmes le bonheur de rencontrer, le vicomte et moi, les deux charmantes filles de Mme de Niorres et que nous sûmes que Blanche et Léonore étaient vos nièces, lorsque nous sentîmes qu'elles nous avaient inspiré l'amour le plus pur, les recommandations de la mourante acquiescèrent près de nous une importance nouvelle.

Votre fils, monsieur, l'évêque dont la perte récente est un coup si douloureux pour tous ceux qui l'ont connu, protégeait nos projets d'union, il y a près de trois mois, après avoir reçu la confidence de nos projets d'avenir, il daigna de vive voix nous nommer ses futurs cousins. Vous comprenez donc combien, à la veille d'entrer dans votre famille, la confession de la Madone nous paraissait intéressante.

Nous avions pensé tout d'abord à faire part de ce secret à l'évêque, mais il s'agissait de son père et nous ne crûmes pas convenable de lui faire, non plus qu'à Mme de Niorres, votre belle-sœur, la confidence de ce que nous avait révélé la mourante.

C'était à vous seul que nous devions parler, aussi accueillîmes-nous avec empressement la proposition que firent votre fils et Mme de Niorres de nous rendre tous à Paris pour obtenir votre consentement aux unions projetées.

Nous comptions avoir facilement de vous une audience et vous faire part de ce que nous avions à vous dire. Malheureusement, vous savez quels cruels obstacles se sont opposés à l'exécution de nos desirs, et il a fallu l'heureux hasard qui nous a placés aujourd'hui en votre présence pour que nous eussions enfin ensemble cette conférence si nécessaire.

—Mais, s'écria le conseiller avec une certaine véhémence, je n'ai jamais, jusqu'à cette heure, entendu parler de cet enfant qui, s'il vit aujourd'hui doit être homme fait. Qui peut vous faire supposer qu'il ne soit pas mort?

—Lorsque la Madone nous fit cette confidence, dit le vicomte en prenant à son tour la parole, Charles et moi nous nous rappelâmes aussitôt une petite aventure qui nous était arrivée à Brest plusieurs années auparavant. Nous revenions un soir par le quartier de la Marine, lorsqu'en passant devant une taverne, lieu de rendez-vous habituel des matelots, nous fûmes assaillis par un vacarme étourdissant.

Il y avait une lutte entre plusieurs hommes et tout l'intérieur du logis volait en éclats. Étant tous deux en uniforme, nous entrâmes pour interposer notre autorité, et, au premier rang des combattants, nous reconnûmes un matelot, notre compagnon dans toutes nos campagnes, un brave cœur s'il en est, sur le dévouement absolu duquel nous savons bien pouvoir compter et qui se nomme Mahurec.

Après avoir établi, non sans peine, la tranquillité dans la taverne, nous ordonnâmes à Mahurec de nous suivre, et, chemin faisant, nous lui fîmes expliquer la cause du tapage. C'était un jeune homme de dix-sept ans environ (il y a dix ans de cela) qui l'avait provoqué. Mauvais sujet fier et connu de tous pour tel, ce jeune homme s'était pris de querelle avec les compagnons de Mahurec et comme il avait auprès de lui plusieurs drôles de son espèce, la collision était devenue générale.

—Il fallait donc me laisser assommer ce drôle-là! nous dit Mahurec.

—Qu'est-ce donc que ce jeune homme? demandai-je.

—C'est? répondit le matelot, c'est un fils à la Madone.

La réponse de Mahurec ne nous frappa nullement alors, mais après la confession de la mourante, elle nous revint vivement en mémoire, je vous le répète.

Nous interrogeâmes minutieusement notre matelot à cet égard, mais il ne put nous donner aucun renseignement précis: il avait répété à propos du jeune homme ce qu'il avait entendu dire par d'autres. Au reste, depuis ce temps, Mahurec ne l'avait plus revu et n'en avait jamais plus entendu parler, soit qu'il fut parti....

—Soit qu'il fut mort! interrompit le conseiller.

—Monsieur, dit le marquis d'Herbois d'une voix grave, le blanc-seing transformé en une donation de tous vos biens après votre décès et en cas de mort de tous vos héritiers légitimes expliquerait, si le fils de la Madone est vivant, la succession terrible des crimes accomplis dans votre famille. Si cet enfant était mort réellement, quelle raison donner à cette horrible trame ourdie contre les vôtres? Quel intérêt serait en jeu?

(A continuer.)